

Interview du 13 février 2011 conduit par Parvin Sadigh

Dans *Almany*", les réalisatrices Nesrin et Yasmina Samdereli racontent la vie en Allemagne de trois générations d'origine turque – et elles furent aussitôt invitées à la Berlinale.

ZEIT ONLINE : Dans votre film *Almanya*, vous montrez trois générations : un travailleur immigré et sa femme venus dans les années soixante de l'Anatolie dans la Ruhr, leurs quatre enfants et deux petits-enfants. Qu'est-ce qui différencie les trois générations turco-allemandes ?

Nesrin Şamdereli : On a procédé de façon très classique : même si le grand-père ne veut plus renoncer au niveau de vie en Allemagne, il est toujours resté turc. Le passeport allemand, dont sa femme est tellement fière, n'y change rien. Ses enfants sont très imprégnés par la culture allemande mais ils gardent un fond turc très marqué. Ils vivent entre les deux cultures – situation un peu conflictuelle – mais ils ne se sont jamais particulièrement occupés du thème de l'intégration. Mais ce n'est pas pour cela que cette deuxième génération serait homogène. Dans le film, le fils aîné ne parle pas parfaitement l'allemand alors que le plus jeune, né en Allemagne, se montre très sceptique envers tout ce qui vient de la Turquie. Il trouve la nourriture trop épicée, la vie en Turquie trop chaotique. Son épouse allemande est bien plus méditerranéenne que lui.

ZEIT ONLINE : Petit-fils et petite-fille – le petit Cenk de 6 ans et Canan de 22 ans – donnent l'impression d'être déjà très allemands.

Nesrin : Ces deux-là vivent l'Allemagne comme leur pays, mais il y a ce regard vers le passé qui provoque la question de l'identité : pourquoi je suis comme je suis ? Comment me voient les autres ? Cenk, en CP, s'énerve : À l'école, les Allemands jouent au foot contre les Turcs et il n'est accepté dans aucune équipe. Dans ce cas-là, il n'y a que : soit l'un soit l'autre.

YaseminŞamdereli : La jeune Canan vit une vie moderne, allemande. Elle fait des études et vit avec un homme. Mais bien qu'ils soient tous très proches dans sa famille et que l'atmosphère est très aimante, ni sa mère ni les grands-parents ne sont au courant de cet ami anglais. Elle est désespérée quand elle apprend qu'elle est enceinte parce qu'elle ne sait pas comment l'apprendre à sa famille.

ZEIT ONLINE : Est-ce que l'arrière-plan de cette famille est le vôtre ?

Nesrin : Bien évidemment, le film ne raconte pas exactement l'histoire de notre famille, mais en a pris des épisodes. Notre grand-père est lui aussi venu d'un village à Istanbul, et a répondu ensuite pour des raisons économiques à l'appel venu de l'Allemagne. Et Canan est le personnage avec lequel nous nous identifions le plus. Elle dispose de toutes les libertés tout en respectant les règles de sa famille. Entamer une relation avec un homme non turc reste pourtant une rupture avec ces règles.

ZEIT ONLINE : Comment vit-on avec cette contradiction ?

Yasemin : Notre père, par exemple, est un homme superbe, très libéral. Mais il nous a toujours fait comprendre : « Vous connaissez nos règles de jeu. On vous demande de vous y tenir. Vivez votre vie, mais je ne veux pas tout savoir. » Il y a des codes pour les rapports entre nous. Il faut tout simplement s'y tenir. Nous au moins, on le fait. Un exemple du film : Leyla, la mère de Canan, ne fume qu'en catimini. Le père ne doit pas le savoir. Ce n'est pas

très important, elle est adulte depuis longtemps, mais elle serait mal à l'aise d'enfreindre ces règles.

ZEIT ONLINE : Est-ce que vous avez vécu Noël comme les enfants dans le film ?

Yasemin : Ah oui, nous avons forcé notre mère de faire exactement comme les Allemands. Et c'était vraiment aussi moche que dans le film : le sapin maigrichon, les cadeaux non emballés...

Nesrin : Non, c'était même pire ! Dans le film, le sapin était au moins un vrai sapin, chez nous il était en plastique.

ZEIT ONLINE : Est-ce que des enfants d'origine turque d'aujourd'hui ont d'autres problèmes que vous à l'époque ?

Yasemin : Je crains qu'on presse très fortement les enfants dans des clichés, surtout dans des régions à forte concentration urbaine. Nous, on avait la chance que c'était mélangé. Nous n'étions que peu de Turcs à l'école. Dans des structures qui ressemblent un peu à des ghettos comme à Neukölln [banlieu berlinoise, ndlr], il est très difficile pour les enfants de trouver un équilibre entre les différentes cultures : une partie de moi est allemande, l'autre est turque.

ZEIT ONLINE : Muhamed, le deuxième fils, fait un cauchemar juste avant le départ pour l'Allemagne : il est poursuivi par Jésus crucifié. Il n'y a pas plus d'allusion à la religion dans votre film. Est-ce que c'est intentionnel de votre part de ne pas avoir abordé le thème de l'Islam ? Et pourtant, dans la vision des Allemands, il semble essentiel pour la vie des Turcs ici.

Yasemin : Mais si, il apparaîtrait, lors des injures, lors des insultes (*elle rit*). Non, sérieusement : nous n'en avons parlé qu'à des moments où il fait partie inhérente de la vie quotidienne. Notre famille est d'origine alevite, c'est à dire une forme d'islamisme réformé. La religion n'a jamais été un sujet important – comme dans de nombreuses familles chrétiennes.

ZEIT ONLINE : Mais la grand-mère dans *Almanya* porte parfois un foulard.

Yasemin : Porter un foulard, à l'époque, était naturel. Cela faisait partie des convenances. Actuellement, les femmes qui redécouvrent leur religion porte le foulard autrement.

Nesrin : Dans l'actuelle ré-islamisation, le foulard exprime une prise de position. Mais je ne veux pas qu'on le comprenne comme un large mouvement. Dans notre entourage, cela ne se passe pas comme cela, à Kreuzberg [quartier de Berlin, ndlr], c'est très différent.

Yasemin : En tout cas, il ne faut pas automatiquement confondre port du foulard et oppression. C'est une décision très personnelle, raison pour laquelle j'aimerais que plus de femmes dans des positions sociales élevées portent le foulard et montrent plus d'assurance.

ZEIT ONLINE : Qu'est-ce qui est plus difficile dans le monde du cinéma, être une femme ou être turc ?

Yasemin : Le monde du cinéma est toujours très marqué par les hommes. On a toujours un peu de mal avec une femme qui se montre dynamique et sûre d'elle. Je ne pense pas que les hommes soient autant obligés de négocier. En tant que femme, il faut toujours être attentionnée, à l'écoute, aller sur le terrain de l'autre, comprendre l'autre. Un autre problème pour les auteurs turcs est qu'on ne se souvient d'eux que s'il s'agit d'un sujet turc. C'est fâcheux, car ce n'est pas parce que je suis une femme que je ne doit traiter que des sujets concernant des femmes.

Nesrin : Evidemment, avec *Almanya*, nous avons traité exactement ce cliché. Mais cela fait si longtemps qu'on voulait raconter cette histoire. Cela devient seulement grave, si l'extérieur vous impose un tel sujet.